

*Destrieux -*

4

RELATION,  
EXTRAITE D'UN VIEUX MANUSCRIT,  
DE  
LA BATAILLE DE ROCROY,  
GAGNÉE  
PAR LES FRANÇAIS SUR LES ESPAGNOLS,

le 19 Mai 1643.

*Par M<sup>o</sup>. de C<sup>te</sup> Destrieux -*



PARIS,

CHEZ PONTHEU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1825.



RELATION



EX

LA

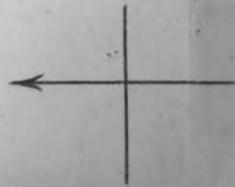
PARIS

---

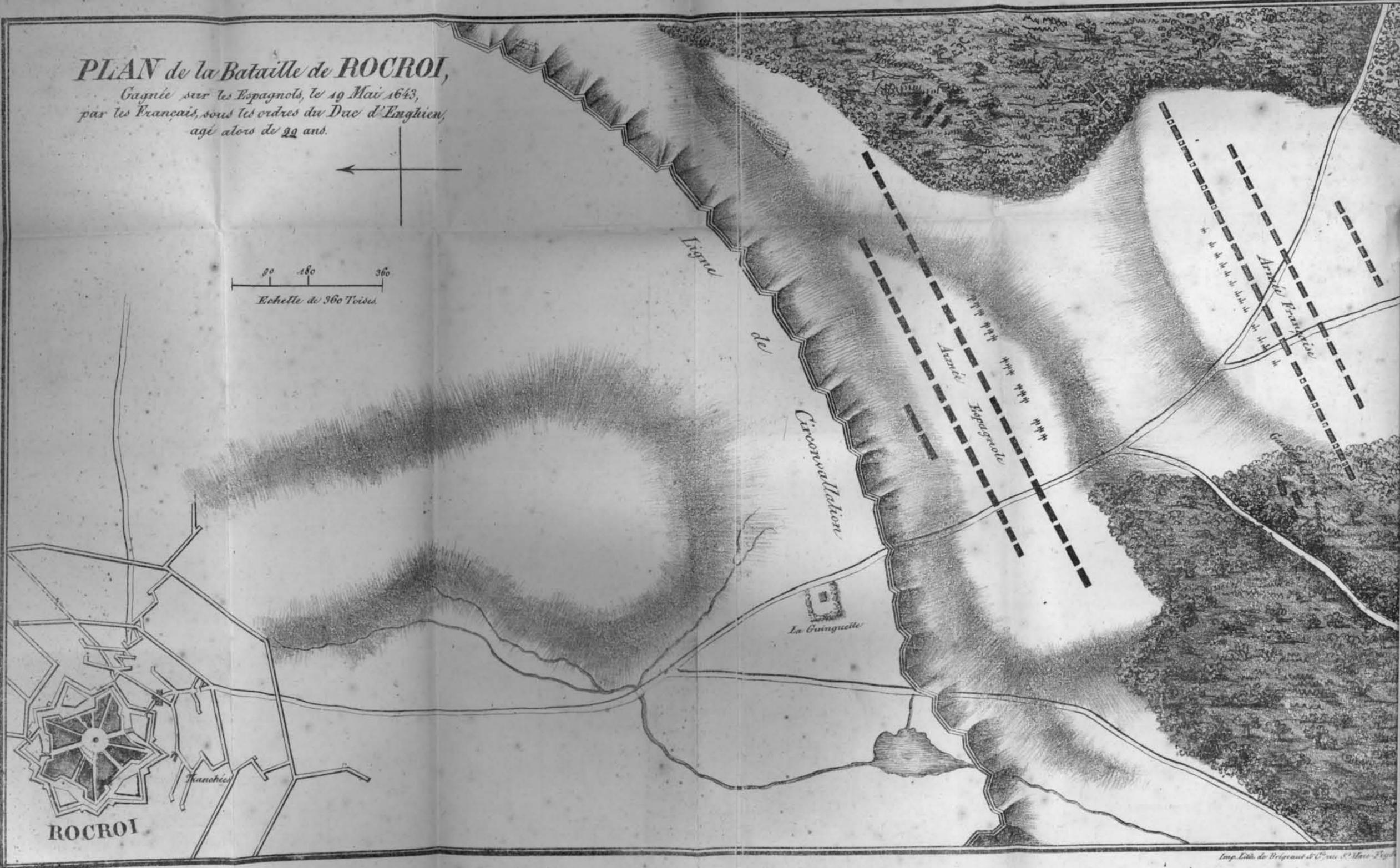
PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.

# PLAN de la Bataille de ROCROI,

Gagnée sur les Espagnols, le 19 Mai 1643,  
par les Français, sous les ordres du Duc d'Enghien,  
agé alors de 22 ans.



90 180 360  
Echelle de 360 Toises



---

# RELATION

DE

## LA BATAILLE DE ROCROY.

---

Le duc d'Enghien, étant à Joigny, apprit que don Francisco de Mélos, général espagnol, s'était arrêté devant Rocroy, et que la même nuit il avait commencé l'ouverture de la tranchée; le prince se décida aussitôt à marcher au secours de cette place, et persista dans cette résolution, malgré la nouvelle qui lui parvint en même temps de la mort de Louis XIII. Il ne laissa pas transpirer cet événement, et mit dès le lendemain son armée en marche sur Rocroy, persuadant au maréchal de l'Hôpital qu'il ne s'avancait vers cette place que pour tenter, à l'aide des bois qui l'environnent, d'y jeter un secours d'hommes et de munitions.

Gassion le rejoignit à son arrivée à Rumigny, et l'instruisit de ce que faisaient les Espagnols, lui dépeignit leurs postes, et lui indiqua le chemin qu'il fallait tenir pour aller à eux.

Sa marche avait été si rapide qu'il se trouva à

l'entrée des bois de Rocroy fort peu de temps après que les Espagnols eurent pris position devant cette place; il put y jeter 150 hommes, et reconnut que tout le succès de l'entreprise dépendait du passage des défilés, et de parvenir à mettre, en présence de l'ennemi, l'armée en bataille entre les bois et la ville, qui est située dans le milieu d'une plaine entourée de bois si épais et si remplis de marécages, qu'il est impossible d'y éviter des défilés très-longs et très-incommodes, hors du côté où passe le grand chemin de Rocroy à Mézières, ou à Signy-l'Abbaye par Aubigny, parce qu'il n'y a qu'une demi-lieue de bois, et que, dans le défilé même, le chemin est assez large.

Mélos étant arrivé le 10 mai dans la plaine de Rocroy, d'une étendue à contenir deux grandes armées, il avait déjà réparti ses troupes en différents quartiers, fait des retranchemens, et jeté ses principales forces du côté des défilés, se contentant d'assurer le reste par la disposition générale de ses troupes; il avait aussi mis un grand corps-de-garde sur le chemin de Champagne, et si avantageusement disposé ses vedettes et ses batteurs d'estrade, qu'on ne pouvait, sans qu'il en fût aussitôt informé, pénétrer dans la plaine.

Huit mille chevaux et dix-huit mille fantassins, dont faisait partie l'élite de l'infanterie espagnole, composaient son armée; la cavalerie, comman-

dée par le duc d'Albuquerque, et l'infanterie par le comte de Fuentes.

Le duc d'Enghien, informé de tous ces détails, fit assembler à Rumigny les officiers de son armée, et, leur en ayant fait part, il leur ajouta qu'il avait résolu de tout entreprendre pour sauver Rocroy; qu'il fallait donc s'avancer dans le défilé, et que, dans le cas où les Espagnols le défendraient, ils dégarniraient leurs quartiers; ce qui faciliterait le passage à un secours qu'il voulait jeter dans la place; et si, au contraire, ils ne s'y opposaient pas, on en pourrait tirer de grands avantages, soit par la possibilité de livrer bataille, ou celle de fortifier des postes pour avoir le temps et le moyen de pourvoir aux besoins des assiégés. Enfin, continua-t-il, le roi est mort, et, dans une aussi fâcheuse circonstance, il faut tout tenter pour conserver aux armes de France leur glorieuse réputation, et j'y suis déterminé! Tous furent de son avis; le maréchal de l'Hôpital même eut l'air de s'y ranger.

On résolut de marcher sur Rocroy dès le lendemain, et le même jour le duc d'Enghien s'avança jusqu'à Bossu, et y disposa l'ordre de bataille, afin de préparer chacun à l'action qu'il avait projetée, et dont le succès était d'une si haute importance pour le salut de l'État et sa gloire personnelle. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie; elle

devait combattre sur deux lignes, soutenues par un corps de réserve sous les ordres de Sirop. L'aile gauche était sous ceux du maréchal de l'Hôpital, et La Ferté-Sénéctère, maréchal-de-camp; Gassion, sous le duc d'Enghien, commandait l'aile droite. Comme il fallait combattre sur un terrain difficile, on mit un peloton de cinquante mousquetaires dans les intervalles des escadrons, les carabiniers, les gardes du prince et du maréchal de l'Hôpital, avec tous les dragons, furent placés à droite et à gauche sur les ailes.

Les ordres donnés, le duc d'Enghien renvoya les bagages à Aubenton, avec tout ce qui était inutile pour un jour de combat, et marcha en bataille jusqu'à l'entrée du bois.

Mélos pressait tellement Rocroy que, sans le secours que Gassion y avait jeté, on n'aurait pas eu le temps de faire lever le siège; la garnison était si faible et si mal pourvue, que les Espagnols n'entreprenaient rien qui ne leur réussît, et ils croyaient le duc d'Enghien si éloigné, qu'ils ne doutaient pas de la prise de la ville; d'ailleurs les avis que Mélos put se procurer ne portaient l'armée française qu'à douze mille hommes, tandis que les différens corps qui la joignirent dans sa marche, l'avaient augmentée de près de onze mille.

La véritable force de l'armée ne fut connue de ce général espagnol que le jour de la bataille; et

cette armée traversait le défilé, lorsqu'il apprit qu'elle allait à lui. Rien ne lui eût été plus facile que de disputer le passage en postant son infanterie dans le bois, et l'appuyant d'un corps de cavalerie; il pouvait même, en ménageant les avantages des bois et des marais, occuper l'armée française avec une partie de ses troupes, tandis qu'avec l'autre il aurait achevé de réduire la place, qui n'avait plus que deux jours à tenir: ce parti aurait été le plus sûr. Mais Mélos avait été contraint d'en prendre un avec trop de précipitation; d'ailleurs le gain d'une bataille lui aurait ouvert les passages jusqu'au cœur de la France; la victoire qu'il avait remportée devant Nonnecourt lui faisait espérer de nouveaux succès; il croyait, en outre, ne hasarder, au pis aller, qu'une partie de son armée et quelques places frontières, tandis que, par la défaite du duc d'Enghien, surtout au début d'une régence mal affermie, de grands avantages en devaient résulter. Il se résolut donc à livrer bataille; il rassembla ses quartiers, manda au général Beck, qui était à Polissieux, de venir le joindre; et, afin d'engager plus sûrement le duc d'Enghien dans une affaire décisive, il l'attendit dans la plaine, sans faire aucun mouvement pour lui disputer le passage des défilés; il est à remarquer néanmoins que, pendant le temps que Mélos mit à délibérer, l'armée française passait librement les

défilés, et commençait à se former dans la plaine. Gassion, avec quelque cavalerie, ayant précédé sa marche, n'avait trouvé les passages difficiles défendus que par cinquante hommes seulement; les ayant repoussés sans peine, il en vint rendre compte au duc d'Enghien, qui jugea dès-lors devoir parler ouvertement au maréchal de l'Hôpital, lequel voyait bien qu'en allant plus avant, il serait impossible d'éviter la bataille. Gassion faisait ses efforts pour y engager le maréchal, qui y refusait constamment son adhésion; mais le prince trancha la question en disant, d'un ton de maître, qu'il se chargeait de l'événement.

Le maréchal se mit donc à la tête des troupes qu'il devait commander; le duc fit défiler l'aile droite en logeant de l'infanterie aux endroits les plus difficiles, afin d'assurer les passages au reste de son armée; s'avancant en même temps sur une petite éminence à demi-portée de canon des Espagnols, avec une partie de la cavalerie, il en couvrit tellement la hauteur que, dérobant à l'ennemi, par ce rideau imposant, la connaissance des manœuvres qui s'opéraient derrière, le général espagnol ne put concevoir l'idée de les troubler par une attaque dans laquelle celui-ci aurait eu alors un avantage certain.

Mélos ne pouvait supposer qu'un si grand corps de cavalerie se fût ainsi avancé sans être soutenu par un corps d'infanterie. Vainement il

essaya diverses fois de s'en assurer par des escarmouches; alors il ne s'occupa plus qu'à ranger ses troupes en ordre de bataille. Les deux généraux concouraient ainsi au même but. Le prince mit tous ses soins à faire passer les défilés, et Mélos tous les siens à rassembler ses quartiers. Le lieu choisi par le duc d'Enghien pour son champ de bataille était assez spacieux pour y ranger son armée dans l'ordre qu'il avait projeté : le terrain y était plus élevé que ceux qui l'environnaient; un marais était sur sa gauche, et le bois, qui n'était qu'une broussaille, n'empêchait pas les escadrons de se former. Les Espagnols se postèrent sur une autre hauteur en face de celle qu'occupaient les Français, et présentant le même front, un petit vallon séparant ainsi les deux armées, l'une ne pouvait attaquer l'autre qu'en remontant à elle; mais, à la vérité, l'espace qui les séparait n'avait qu'une bien légère profondeur. La position des Espagnols avait l'avantage que, sur le penchant de leur hauteur, et en avant de leur aile gauche, il y avait un bois taillis qui descendait assez avant dans le vallon, et il leur était aisé d'y placer de l'infanterie; l'armée française était plus exposée aussi au feu de leurs batteries, qui faisaient de si furieuses décharges qu'elle n'aurait pu conserver son terrain sans une fermeté extraordinaire. A six heures du soir, le corps de réserve sortait à peine des défilés, que

le duc d'Enghien, ne voulant pas donner aux Espagnols le temps de trop fortement assurer leur position, donna ordre à toute son armée de marcher à eux; mais alors La Ferté-Sénéctère, qui commandait l'aile gauche, en l'absence du maréchal de l'Hôpital, qui, en ce moment, était auprès du duc, commit une faute d'où faillit résulter le plus grand désordre dans l'armée; il voulut tenter de jeter un secours considérable dans la place, et fit, dans cette intention, passer le marais qui était sur sa gauche à sa cavalerie et à cinq bataillons; le duc d'Enghien en fut heureusement informé au moment où Mélos, comme s'il eût voulu profiter de ce faux mouvement, fit marcher son armée et sonner la charge. Le prince fit faire halte, et, ayant rempli le vide de la première ligne par la deuxième, les Espagnols se retirèrent et donnèrent lieu de juger qu'ils n'avaient eu d'autre intention que celle de chercher à gagner du terrain, pour ranger leur deuxième ligne. Le duc fit aussitôt revenir La Ferté; ses troupes ayant repassé le marais, l'armée se trouva avant la nuit dans son premier état.

Cette nuit fut très-obscur; mais la forêt étant voisine, les soldats allumèrent un si grand nombre de feux que toute la plaine en était éclairée. Les armées se trouvaient dans une enceinte de bois, et leurs corps-de-garde étaient si rapprochés les uns des autres, qu'on pouvait à peine les distin-

guer. On aurait pu croire qu'il n'y avait qu'une seule armée, et le plus grand calme régnait à la veille d'une très-sanglante bataille.

Dès le point du jour, le duc d'Enghien fit donner le signal pour commencer l'attaque. En même temps qu'à la tête d'une partie de la cavalerie, il se dirigea sur celle de l'aile gauche des ennemis, Gassion, suivant ses ordres, conduisit l'autre partie autour du bois, afin que, marchant à couvert, il pût prendre les Espagnols en flanc, tandis qu'il les attaquerait en tête, et il fit charger mille mousquetaires espagnols que leur chef, le comte de Fontaine, avait logés dans le bois. Cette troupe d'élite fut si vigoureusement attaquée que sa défection fut complète.

Le duc d'Albuquerque, qui commandait l'aile gauche de l'armée ennemie, se reposait sur ces mousquetaires qui couvraient la première ligne, et n'avait pas prévu qu'on pût à la fois l'attaquer de deux côtés; il en fut si ébranlé que ses escadrons furent rompus à la première charge, se débandèrent et prirent la fuite. Le duc d'Enghien chargea Gassion de les poursuivre, et tourna ensuite l'infanterie.

Le maréchal de l'Hôpital ne combattait pas avec le même succès; car, ayant mené au galop sa cavalerie contre l'ennemi, il la mit hors d'haleine avant même d'être arrivé jusqu'à lui, et elle fut rompue au premier choc; le maréchal, après

avoir combattu avec une valeur extrême, eut le bras cassé d'un coup de pistolet, et vit en un instant toute son aile s'enfuir en déroute. Les Espagnols taillèrent en pièces quelques bataillons d'infanterie, gagnèrent du canon, et ne s'arrêtèrent qu'à la vue du corps de réserve, qui s'opposa à leur victoire.

Tandis que les deux ailes combattaient avec un sort aussi inégal, l'infanterie française marcha contre celle des Espagnols. Déjà quelques bataillons s'étaient choqués; mais d'Espanan, qui commandait la première, ayant appris le désavantage de l'aile gauche, se contenta d'entretenir le combat par de légères escarmouches, afin d'attendre pour laquelle des deux cavaleries la victoire se déclarerait. Cependant le duc d'Enghien avait passé sur le ventre de l'infanterie wallonne et allemande. L'infanterie italienne avait pris la fuite. Quand il s'aperçut de la déroute du maréchal de l'Hôpital, il jugea aussitôt que c'était à la seule partie de son armée victorieuse, sous ses ordres immédiats, à décider du sort de la journée; cessant dès-lors de poursuivre cette infanterie, il se dirigea, par-derrière les bataillons ennemis, sur leur cavalerie, qui donnait la chasse à son aile gauche, et, trouvant les escadrons débandés, il acheva de les rompre.

La Ferté-Sénéctère, qui avait été pris dans la déroute de l'aile gauche, où il était revenu, et

avait reçu encore plusieurs blessures, en combattant avec beaucoup de valeur, fut dégagé par une charge que fit le duc d'Enghien, qui, en définitive, ne laissa pas l'aile gauche des Espagnols jouir long-temps de sa victoire. Les poursuivans devinrent bientôt les poursuivis; et leur fuite s'effectua dans un tel désordre, que Gassion, se trouvant à leur rencontre, les tailla en pièces sans coup férir.

De toute l'armée de Mélos il ne resta plus que son infanterie espagnole; elle était resserrée en un seul corps près de ses canons; le bon ordre dans lequel elle était, et sa contenance fière montraient assez qu'elle voulait se défendre jusqu'à l'extrémité. Le comte de Fontaines (un des premiers capitaines de son temps) la commandait, et malgré que ses infirmités l'obligeassent de se faire porter en chaise, il n'en donnait pas moins ses ordres partout. Le duc d'Enghien, ayant appris que Beck marchait avec six mille hommes vers l'entrée du bois, ne balança point à attaquer cette infanterie, quoiqu'il n'eût qu'un petit nombre de cavalerie. Le comte de Fontaines l'attendit avec une grande fermeté, et ne laissa tirer que lorsque les Français ne furent plus qu'à cinquante pas; alors son bataillon s'ouvrit pour laisser passage à une décharge de dix-huit pièces de canon, qui fut suivie d'une grêle de mousqueterie; le feu fut si vif que les Français ne purent le soutenir; et si les Espagnols eussent

eu encore de la cavalerie pour les pousser, jamais l'infanterie française n'aurait pu se remettre en ordre.

Le duc d'Enghien la rallia promptement, et recommença une deuxième attaque, qui n'eut pas plus de succès que la première. Trois fois il chargea l'ennemi vainement; enfin le corps de réserve arriva avec plusieurs escadrons qui avaient poursuivi la cavalerie espagnole, et, au moyen d'un pareil renfort, l'infanterie espagnole fut enveloppée de toutes parts, et contrainte de céder au nombre. Les officiers ne songèrent plus qu'à leur sûreté; les plus avancés firent signe avec leurs chapeaux qu'ils demandaient quartier.

Le duc d'Enghien, qui s'était porté en avant pour recevoir leur parole et leur donner la sienne, essuya une décharge qui lui fit courir autant de dangers au moins qu'il n'en avait couru pendant toute la journée. L'action du prince avait fait croire aux Espagnols qu'il voulait recommencer encore une autre attaque; mais cette erreur leur coûta cher : les troupes françaises, irritées par l'apparence d'un acte de mauvaise foi qui avait failli être si funeste à leur général, les chargèrent sans attendre d'ordre, et en firent un carnage horrible; ils pénétraient à l'arme blanche jusque dans le milieu des bataillons, et ne donnaient aucun quartier, quelque effort que fit le duc d'Enghien pour les arrêter et calmer leur fureur.

Don Georges de Castelin, mestre de camp, fut fait prisonnier par le prince, et tous ceux qui purent échapper à la fureur du soldat accoururent se ranger autour de lui pour lui demander la vie, admirant sa clémence et son humanité. Dès qu'il eut donné ses ordres pour la garde des prisonniers, il rallia ses troupes, et se disposa à combattre le général Beck, s'il poursuivait Gassion, ou s'il osait s'engager dans la plaine; mais Gassion arriva, et lui dit que Beck n'était point sorti du bois, qu'il s'était borné à recueillir quelques débris de la défaite, et avec un tel désordre et si peu de connaissance de l'avantage qu'il aurait pu retirer des défilés de la forêt, qu'il était évident que la terreur des soldats de Mélos s'était communiquée aux siens. En effet, après avoir réuni une partie des troupes en déroute, il se retira sous le canon de Philippeville, et avec tant de précipitation, qu'il abandonna deux pièces.

Le duc, voyant sa victoire positivement et complètement assurée, se mit à genoux, toutes les troupes en firent autant, et rendirent avec lui grâces à Dieu d'un succès aussi avantageux. Depuis plusieurs siècles les Français n'avaient point gagné de batailles plus glorieuses ni plus importantes.

De 26 mille hommes qui composaient l'armée de Mélos, plus de 8 mille périrent sur le champ de bataille, et près de 7 mille furent fait prisonniers. Le comte de Fontaine fut trouvé mort au

près de sa chaise à la tête de ses troupes ; sa perte fut long-temps regrettée par les Espagnols ; les Français louèrent son courage, et le prince dit que, s'il n'avait pu vaincre, il eût voulu mourir comme lui. Valandin et Villolua, mestres-de-camp, eurent un pareil sort ; tous les officiers furent tués ou blessés mortellement. Les Espagnols perdirent 18 pièces de campagne et 6 pièces de batterie. Les Français remportèrent 200 drapeaux et 60 étendards. Le pillage fut grand, et, outre le butin du bagage, on trouva l'argent d'une remonte que les Espagnols devaient employer après la prise de Rocroy. Du côté des Français, il y eut environ 2 mille hommes de tués, mais peu d'officiers et de gens de marque.

Le duc d'Enghien logea ensuite son armée dans le camp des ennemis, et après avoir donné ses ordres pour que les blessés reçussent les soins nécessaires, il entra en vainqueur dans Rocroy ; il y apprit le lendemain que Mélos s'était retiré du lieu du combat aussitôt après que l'aile droite de son armée avait été mise en déroute, et qu'il n'avait pensé à ramasser les fuyards que sous le canon de Philippeville ; la cavalerie vint l'y joindre ; elle avait éprouvé peu de dommage : mais l'infanterie fut entièrement ruinée.

Le duc d'Enghien, après deux jours de séjour dans Rocroy, mena l'armée à Guise, en suivant le même chemin par où elle était venue.

